

---

# La traduction comme lieu d'échanges

---

Betty Bednarski  
*Département de français*  
*Dalhousie University*

Il y a des échanges nécessaires.  
Jacques Ferron

Mais donne la main à toutes les rencontres, pays.  
Gaston Miron

Appelée à traiter de traduction littéraire dans le cadre d'une réflexion sur l'échange culturel entre les « deux solitudes », j'évoquerai, dans un premier temps, une expérience personnelle et un problème de traduction précis. J'insisterai tout autant sur les caractéristiques de l'œuvre à traduire – en l'occurrence celle de Jacques Ferron, elle-même véritable lieu d'échanges – que sur le processus de traduction proprement dit. Puis, ayant déjà beaucoup écrit sur l'expérience de traduire et soucieuse de ne pas trop me répéter, je chercherai, dans un deuxième temps, à dépasser les limites du témoignage personnel. Je signalerai la pertinence d'autres approches de la traduction, la richesse de réflexions autres que la mienne, présentant à cette fin une ébauche de bibliographie et proposant une série d'interrogations qui correspondent à autant de pistes à suivre.

## DE L'EXPÉRIENCE DE TRADUIRE ET DE L'ŒUVRE TRADUITE : DOUBLE TÉMOIGNAGE

La traduction, qui constitue le lieu littéraire par excellence de l'interaction avec l'altérité, est au départ curiosité de l'Autre, ouverture vers l'Autre. Et cette curiosité et cette ouverture ne sont rien si elles ne s'accompagnent pas d'une aptitude à se faire autre. En cela la traduction serait le prolongement et l'extension de la lecture, car ce sont là des caractéristiques – mieux, des conditions – de toute véritable lecture, mais qui, dans le cas de la traduction, sont soutenues en quelque sorte et mises rudement à l'épreuve par les besoins de l'écriture. Car la traduction n'est pas que lecture ; elle est aussi écriture.

La traduction est en même temps désir de partager et désir de faire connaître l'Autre. Tout traducteur a son côté ambassadeur ; son côté constructeur de ponts et son côté contrebandier aussi. (Toutes ces métaphores sont courantes, mais la métaphore dominante de la traduction au Canada, surtout pendant les années 1960 et 1970, est celle du pont. J'y reviendrai.) Bref, le but du traducteur est d'assurer des liens et de faire passer, d'une culture à une autre, un bien, une marchandise. Parmi cette marchandise, un savoir culturel exceptionnel qui fait de ce « passeur » une personne-ressource précieuse (quoique souvent méconnue) et un agent, un instigateur de l'interculturel.

Mais traduire n'est pas de tout repos. Les termes de l'interculturel varient. Inséparable du contexte historique dans lequel elle se pratique, la traduction est rarement innocente, rarement à l'épreuve des idéologies, toujours plus ou moins « intéressée ». Accompagnant les grands renouveaux culturels, mais aussi les grands colonialismes, servant – ou menaçant – les projets nationaux, elle n'est pas étrangère aux jeux de pouvoir. Dans certaines conditions, le mouvement vers l'Autre peut être perçu comme une agression, le désir de partager comme une tentative d'annexion ou une mainmise. Il arrive alors que le traducteur éveille des soupçons, quel que soit l'idéal qui l'anime.

Or, les traducteurs – ces curieux, si ouverts à l'Autre, ces intermédiaires parfois suspects, ces agents, ces ambassadeurs, ces

passeurs, ces contrebandiers – vivent d'abord en eux-mêmes et en leur langue une manière d'échange. Recevant et donnant à la fois, transformant et se transformant, ils sont des lieux vivants d'échange<sup>1</sup>. Cela suffit probablement pour les rendre, dans le cadre de la réflexion qui nous occupe, intéressants, significatifs. Cela suffit pour en faire, aux yeux de certains observateurs, des cas exemplaires, en qui se résumerait le caractère essentiel du dialogue interculturel d'une époque et d'une société données. Moi-même, je ne suis pas loin de croire que nous sommes, nous, les traducteurs, des êtres privilégiés.

Je crois jusqu'à un certain point seulement, à notre exemplarité. Mais privilège il y a – je n'hésiterais pas à l'affirmer. À condition toutefois de ne pas donner au mot un sens trop euphorique. À condition de ne pas taire l'insatisfaction et la frustration qui ont partie liée avec mon expérience des limites de ma langue et avec la découverte du rapport d'inadéquation qui existe nécessairement entre mon écriture et la lecture qui la suscite. À condition enfin de ne pas taire un malaise – ou plutôt un mal – que j'appellerais « douleur de traduire » et qu'il m'est déjà arrivé d'évoquer dans des circonstances que je vous résumerai. Cette douleur relève de conditions à la fois textuelles et historiques. Elle n'a rien à voir, ou très peu à voir, avec l'expérience de limites linguistiques ou langagières (ou scripturaires) quelconques. Elle est liée à mon identité anglaise (en traduction cette identité est toujours affichée) et à ma lecture – anglaise, elle aussi – de l'anglicité inscrite au cœur même de l'œuvre québécoise que je traduis.

Le témoignage que j'offre est un témoignage double. Parler de mes traductions m'amènera tout naturellement à parler de l'œuvre traduite, qui, en plus d'être une grande œuvre, une œuvre admirable, digne à plus d'un titre d'une attention critique, s'avère d'une extraordinaire pertinence dans le contexte d'une réflexion sur l'échange. L'œuvre de Ferron présente en effet un cas fascinant d'*interaction* textuelle avec l'altérité linguistique. Elle présente aussi un discours soutenu, à la fois implicite et explicite, sur la notion d'échange et sur le rapport entre québécoisité et anglicité. Ce discours

---

1. À ce propos il faut lire le très beau témoignage de Philip Stratford (1993) publié dans *Liberté*.

renferme même une réflexion sur Hugh MacLennan et sur la notion des « deux solitudes » qui, justement, figure dans le titre de ce recueil. Témoin d'un processus de traduction, témoin de l'œuvre que j'ai fréquentée, j'évoquerai d'abord un problème de traduction, ensuite la réflexion sur l'œuvre de Ferron que ce problème m'a inspirée.

\* \* \*

Le seul problème de traduction dont j'ai jamais voulu parler est celui que me posait, il y a quelques années, une poignée de mots anglais faisant irruption dans les textes français que je traduisais. Ces mots avaient été malicieusement transformés, francisés. Je les appelais alors « mots déguisés ». Drôles, déconcertants, les voici :

Bici, les Stêtes, le Farouest, Edmontonne, Le Tchiffe, Biouti Rose, neveurmagne, Lorde Djisusse, huré, bines, bisenesse, bosse, brecquefeste, clergimane, cuiquelounche, gagnestère, mizeule, ouiquène, ranche, raquète, station waguine, touristeroume, il bite, ils souitchaient, ouonnedeurfoules, ouèredéaire ? hou ?

Ils paraissent surtout dans des contes (Ferron, 1968a), mais aussi dans *Les roses sauvages* (1971), et, il va sans dire, dans beaucoup d'autres textes de Ferron que je n'ai pas traduits.

J'ai déjà longuement parlé de ces mots, leur consacrant, en 1989, une section de mon livre *Autour de Ferron* et, plus récemment, un article en anglais paru en 1995 dans l'ouvrage collectif *Culture in Transit*, dont je dirai un mot plus loin. Pour l'instant je me contenterai de résumer mon problème de traduction ainsi : Que fait-on, que peut-on faire, dans une traduction anglaise, de mots anglais qui paraissent dans un texte original français ? Comment signaler leur présence dans le nouveau texte, comment empêcher qu'ils perdent leur différence, leur singularité ? Et, s'il y a eu francisation, que fait-on de la transformation (Ferron aurait dit « l'enquébecquoisement ») que ces mots ont subie ? La présence des mots de l'Autre a toujours un sens. Leur « déguisement » aussi. En tant que traducteur, c'est ce sens qu'on se doit de chercher.

Chez Ferron les mots anglais avaient été soumis à une convention graphique française, ce qui avait pour effet de leur donner l'apparence de mots français et de les assimiler, visuellement, à la surface du texte. Si cette transformation me

paraissait ambiguë, pouvant faire penser aussi bien à une infiltration anglaise qu'à une prise de possession de l'anglais par le français, je restais surtout sensible à ce que j'appelais la « victoire française » du texte. Il y avait là, me semblait-il, appropriation des mots anglais – appropriation joyeuse, ludique, oui, mais sérieuse quand-même et hautement significative, vu le contexte linguistique québécois, ce contexte de bilinguisme, qu'on commentait volontiers à l'époque en termes de lutte, de choc et de conflit<sup>2</sup>. Ferron lui-même affirmait souvent que « deux langues de même âge, de même formation, ayant l'une et l'autre une bibliothèque complète, ne peuvent coexister sur un même territoire sans que l'une l'emporte sur l'autre ou qu'elles se salissent toutes deux » (1985 : 467). Il évoquait ainsi un double danger, se préoccupant, médecin et écrivain, de l'« hygiène » de la langue française au Québec (voir Marcel, 1970 : 20), et problématisant la notion de la parité des langues – fussent-elles langues de même poids – en situation bilingue. On lui doit des commentaires autrement plus virulents, d'autres plus désinvoltes, comme celui-ci : « à l'ouest de l'Atlantique l'anglais est en train de faire une job au français » (1975, vol. 2 : 16). Cette dernière métaphore de l'anglicisation est particulièrement à propos ici, vu l'humour et les multiples connotations de « job » – connotations à la fois d'agression sexuelle et de tour joué. C'est l'opération inverse (mais analogue) que le texte de Ferron avait si allègrement entreprise, violentant les mots anglais, renversant, ne serait-ce que momentanément (dans l'infini recommencement de la réception, ce moment n'est-il pas perpétué ?), un inacceptable rapport de forces.

Il y avait donc chez Ferron appropriation du mot d'autrui. Cette appropriation, n'étant le fait ni d'un narrateur ni d'un personnage, soulignait la présence de l'auteur et renforçait par conséquent la complicité auteur-lecteur, la complicité proprement québécoise du texte. Je ne pouvais redonner à ces mots leur apparence anglaise

---

2. C'est un discours conflictuel, unanime, qui caractérise les témoignages d'écrivains publiés en 1964 dans un numéro spécial de la revue *Liberté*, intitulé *Le Québec et la lutte des langues* (nos 31 et 32). Et c'est sous le titre « Le choc des langues au Québec (1760-1970) » que paraît en 1972 un choix de documents sur la question de la langue, réunis par Guy Bouthillier et Jean Meynard (Montréal, PUQ).

sans me les réapproprier, sans trahir la communication complexe que j'interceptais. Je ne pouvais pas non plus garder leur déguisement français sans risquer de perturber la réception de mon texte anglais. Quelle que fût la stratégie que j'adoptais, un événement capital du texte – en l'occurrence un phénomène de contact interlinguistique<sup>3</sup> – était totalement ou partiellement occulté.

Voilà, en résumé, le dilemme du traducteur. Je ne peux rendre justice ici à la richesse de la réflexion que ce dilemme m'a inspirée et me contenterai donc de vous renvoyer aux deux textes déjà cités où je crois avoir fait une contribution utile à l'étude du phénomène littéraire des langues en présence. Je vous signale à titre d'exemple la distinction que j'y fais entre l'anglicisme dans le texte en joual et le mot anglais tel qu'il est incorporé par Ferron (Bednarski, 1989 : 42-53 ; 1995b : 114-117). Mon problème de traduction m'a donc sensibilisée à de subtiles interactions linguistiques. Il m'a sensibilisée en même temps à d'autres interactions tout aussi significatives.

Le processus de traduction n'est qu'un moment dans la vie d'une œuvre. Dans celui de la traduction anglaise de l'œuvre de Ferron, se trouvait reprise, prolongée et en quelque sorte refigurée, une problématique de l'altérité inscrite déjà au cœur de l'œuvre. Dans *Autour de Ferron*, je n'ai pas parlé que de mots. Les mots n'étaient que le point de départ d'une réflexion en spirale qui allait s'élargissant et par laquelle j'évoquais, après les mots anglais, des personnages anglais et, après ces mots et ces personnages, une autre altérité, plus vaste encore et infiniment diversifiée, que Ferron désignait ainsi : « tous les autres que soi que le monde multiplie par le dehors » (1973 : 152). Et, enfin, cette réflexion rejoignait une méditation sur la lecture et sur l'écriture (sur la traduction aussi), vues comme manifestations du rapport à l'altérité. La plupart des préoccupations de mon livre recourent d'une manière ou d'une autre la problématique de ce recueil, mais la réflexion la plus pertinente, et que je reprendrai maintenant en partie, est celle qui porte sur l'œuvre de Ferron et sur l'incontournable anglicité.

\* \* \*

---

3. Si j'insiste ici sur l'appropriation « vengeresse », j'insiste tout autant ailleurs sur le plaisir de l'hétérogénéité, sur la fascination et la curiosité amusée qui caractérisent chez Ferron le rapport à l'étrangeté du mot d'autrui (Bednarski, 1995b : 122-123).

Un mot d'abord du « cas » Ferron. Il y avait, d'une part, ce Ferron casanier, véhément nationaliste, qui ne sortait guère de sa province, de sa ville, voire de son quartier, qui entretenait dans la vie quotidienne très peu de rapports avec le milieu anglophone et surtout s'affichait comme unilingue français. Il y avait, d'autre part, cet écrivain si curieux de l'Autre, celui que j'ai appelé « grand voyageur par les livres » (Bednarski, 1990), passionné de littérature anglaise (qu'il lisait en version française) et avouant volontiers s'inspirer de modèles anglais<sup>4</sup> ; celui qui échangeait des lettres avec des correspondants anglais à travers le Canada<sup>5</sup> – ses traducteurs par exemple – et qui signalait, par des dédicaces ou par des commentaires à l'intérieur ou à l'extérieur de ses textes, l'existence d'Anglais (de Canadiens anglais) ayant une certaine importance pour lui ; celui qui mettait au cœur de son œuvre des personnages anglais, reflets plus ou moins transformés d'Anglais réels, les montrant en interaction avec des personnages québécois ; celui qui incorporait à ses textes français des mots anglais, tels quels ou « déguisés », et des citations, plus ou moins fidèles, de textes en anglais ; celui qui tissait aussi à même son œuvre une réflexion explicite sur l'anglicité – sur la langue anglaise, le caractère anglais, l'histoire et les mœurs anglaises (autant celles de l'Angleterre que celles du Canada anglais) – et donnait à un de ses livres, *Contes anglais et autres*, un titre apte à attirer l'attention sur cette même anglicité. Voilà le « cas » Ferron, résumant à lui seul toute une problématique de l'interculturel<sup>6</sup>.

Ce qui m'intéresse dans tout cela, c'est l'étude des différents modes d'insertion de l'anglicité dans les textes. Dans *Autour de Ferron*, je poursuis, à partir des mots francisés, une réflexion sur le

- 
4. Dickens, Eliot, Joyce, Hawthorne, par exemple. Parmi les auteurs canadiens-anglais ayant retenu son attention, citons MacLennan, McLuhan et Frye. De ces trois « grands », seul Frye semble lui avoir inspiré quelque admiration. Voir l'excellent article de Ginette Michaud (1995) que je cite plus loin. Voir aussi Monette (1983) et Smith (1983).
  5. Les lettres adressées au Torontois John Grube ont déjà été publiées (1990), un choix de lettres au traducteur Ray Ellenwood aussi (1995).
  6. Chez Ferron, l'interculturel ne se limite pas au seul rapport français-anglais (Harel, 1989 ; L'Hérault, 1992), mais étant donné la visée de ce recueil, c'est évidemment le seul aspect que j'aborde ici.

phénomène des personnages anglais. Ces personnages constituent à mon avis les manifestations les plus intéressantes de l'anglicité. Je signalerai brièvement ici quelques-unes de leurs caractéristiques, insistant sur une interaction, sur la dynamique des rapports entre québécity et anglicité.

Les personnages anglais de Ferron sont souvent soumis à un « enquébecquisement », qui rappelle celui que subissent les mots anglais. J'ai d'ailleurs très tôt fait le lien entre les mots déguisés et un personnage récurrent, Frank, dont l'« enquébecquisement » espiègle, cocasse, mais non moins rituel, a lieu dans un bordel de la ville de Québec, rue Saint-Vallier (Bednarski, 1989 : 64). Chez Ferron l'« enquébecquisement » paraît nécessaire. Il aurait pour but d'« améliorer » l'Anglais (qui s'y soumet volontiers la plupart du temps) et de rendre acceptable son exotopie – c'est-à-dire le regard extérieur anglais par lequel la réalité québécoise est englobée (Bednarski, 1989 : 81). À travers l'œuvre, ce regard anglais semble être recherché. Frank, devenu François, sera promu narrateur à la fin du roman *Le ciel de Québec* (1969a). Ann Higgitt, dans *Les roses sauvages*, sera avant tout lectrice - je l'appelle « lectrice d'œuvres et de vies » (Bednarski, 1989 : 73 ; 1990 : 10-12). Il s'agit là de regards éminemment actifs. L'Anglais paraît comme un partenaire ou un collaborateur en puissance, parfois même comme une présence cocréatrice. La possibilité d'une collaboration politique est envisagée plus d'une fois. Par exemple, Elizabeth, personnage de la pièce *Les grands soleils*, « petite Anglaise enquébecquoise », enflammera de ses propos nationalistes le cœur de patriotes comme Chénier. Une des collaborations les plus étonnantes est celle qu'évoque le narrateur de *La nuit* et de *Les confitures de coings*, dans une petite phrase au ton badin, désinvolte, complice, qu'il prononce sur le mode dépréciatif, il est vrai, et comme malgré lui : « Un peu Baluba, mon cher Frank, notre roman » (Ferron, 1965 : 82 ; 1972 : 187). Cette phrase a la légèreté de l'aparté et l'énorme poids du lapsus (d'auteur). Son possessif fait rêver...

Mais la relation entre Québécois et Anglais reste ambiguë, la complicité problématique. Frank, le personnage récurrent de tant de textes, est congédié par l'auteur dans *L'Appendice aux Confitures de coings* après les événements d'octobre 1970.

J'ai semblé déchoir, je n'attendais que mon heure ; mon heure arrivée, je ne me contente plus d'ignorer Frank Archibald Campbell, je le congédie avec un p'tit pot de confitures de coings ou autrement, peu important les moyens. [...] Il faut faire vite, derrière nous les ponts sont coupés, il n'y a plus de salut que dans l'occupation complète du pays... Cessant d'être un conseiller de police, un vil procédurier, Frank peut devenir un des nôtres, rien ne l'en empêche, mais qu'il sache que mon père ne tolère personne au-dessus de sa tête (Ferron, 1972 : 326).

Le rôle d'Elizabeth dans la rébellion de 1837 restera incertain. Cette femme ardente, que trouble tant la question de ses origines (« Je ne suis pas Anglaise ! [...] N'est-ce-pas, Sauvageau, que je ne suis pas Anglaise ? » [Ferron, 1969b : 86]), sera entrevue, brièvement, comme une influence destructrice, et dans *Les grands soleils*, il sera question d'un « impossible attachement » entre l'Anglaise et le patriote Chénier.

J'étais folle, j'étais rousse, j'étais d'une autre nation, j'étais d'un autre sexe... Qu'est-ce que j'ai fait ? Ah ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Mes idées, c'étaient les tiennes, Chénier ! Homme incertain, tu t'efforçais de penser de ton mieux et c'était pour ton pays. Tes idées, je les ai reprises comme des armes et retournées contre toi qui ne m'avais rien fait, oh ! presque rien ! Un prétexte pour mettre fin à un impossible attachement. C'était lui ma raison secrète (Ferron, 1969b : 86).

Quant à la jeune femme de Terre-Neuve, Ann Higit, sa rencontre passionnée avec un Québécois n'aura pas de suite.

Il l'embrassa. Ils allèrent là-dessus se coucher, laissant chacun la porte de sa chambre ouverte. Et chacun des deux attendit l'autre même s'il n'y avait plus aucun espoir qu'il vînt. Ils étaient l'un et l'autre fort beaux, ils semblaient se convenir, mais sans doute s'aimaient-ils déjà trop pour pouvoir le faire sans honneur ? Fut-ce parce qu'ils étaient de peuples et de pays différents ? Peut-être un peu et qu'à cause de cela il leur était difficile de se laisser aller à la familiarité un peu vulgaire des amours auxquelles on s'adonne à l'intérieur d'un clan ou d'un village (Ferron, 1971 : 73).

Ann quittera le Canada pour l'Angleterre et vivra là-bas, loin de celui qui l'aime et loin du Québec, en compagnie de ses souvenirs et de ses livres.

Ann Higit [sic] resta longtemps dans le cœur de Baron [...]. Elle lui tendit les bras, la nuit, et de si près qu'il n'aurait eu qu'à faire de même pour l'enlacer, mais il ne pouvait pas, ligoté sur son lit. Il parlait, il parlait et ne comprenait même pas ce qu'il disait parce qu'Ann ne l'écoutait pas et que c'est par elle seulement qu'il se fût compris (Ferron, 1971 : 80).

Ainsi, le regard et la collaboration tant recherchés finissent par être refusés ou, tout simplement, éloignés. Voici comment je résumais en 1989 toutes ces ambiguïtés :

Dans l'univers de Ferron, malgré les conditions de rêve dans lesquelles les personnages se meuvent, malgré les événements surréels auxquels ils sont souvent mêlés, il ne se passe entre Anglais et Québécois rien d'essentiel qui dépasse les limites du possible. La création chez Ferron, si elle répond à une aspiration, à un idéal de réconciliation, ne contredit jamais la réalité objective de son pays. C'est là que réside sa « vérité ». Je sens moi-même chez lui les grandes ambitions, les grands élans. Je sens tout ce qui les freine aussi. Et de fait, s'il corrige et améliore l'Anglais dans un but précis, il n'en agit pas moins avec circonspection, et se voit même obligé, parfois, de recorriger (Bednarski, 1989 : 76).

Ce qui compte ici, c'est que l'Anglais soit au départ engagé dans un rapport d'interaction, d'échange, peu importe que ce rapport soit aimant ou agressif (il est souvent les deux à la fois). Ferron ne se contentera pas d'ignorer l'Anglais. Il refusera la notion des deux solitudes, notion qui lui paraît basée sur une conception bien anglaise de la solitude<sup>7</sup>. Il offre en 1972 ce commentaire sur l'incommunicabilité entre les deux groupes :

[...] car si nous parvenions à réduire à peu de choses et même à éviter les contacts avec le dominateur, donnant lieu aux *two solitudes* de Hugh MacLennan, ces deux solitudes n'étaient pas similaires et l'inégalité qui les marquait, solitude des dominateurs et solitude des dominés, se reconstituait dans toutes les places qui nous étaient propres où les plus hauts dominés se vengeaient des dominateurs sur les plus bas dominés (Ferron, 1972 : 322-323).

Il affirme en même temps, à propos de son roman *Les confitures de coings*, version « corrigée » de *La nuit* : « Ce roman se situe à la suite de "Two Solitudes" » (c'est moi qui souligne). Il se voit désormais « au pied du pays à la fin des Two Solitudes du Sieur McLennan [sic], sans la possibilité de naguère d'éviter, moi le dominé, un dominateur imbécile. » (Ferron, 1972 : 325 ; encore une fois, je souligne). Le refus d'une domination entraîne nécessairement le refus d'un rapport figé, devenu cliché. Dans *Autour de Ferron*, je

7. « Two solitudes, three solitudes, four, five, six, seven solitudes, mettez-en autant que vous voudrez, vous n'ajouterez rien : il s'agit d'un mal anglais, spécifique et incommunicable en français ». L'écrivain faisait mine de citer ici « le président Daviault » de la Société des écrivains (Ferron, 1975, vol. 2 : 41).

résumais ainsi l'urgence d'une relation repensée sur de nouvelles bases et, en quelque sorte, réactivée :

Ce qui me préoccupe, c'est plutôt, entre Québécois et Anglais, la complexité d'une relation qui cherche à s'affirmer et se veut interrelation dynamique, à l'opposé des *Deux solitudes* de Hugh MacLennan, que Ferron rejette, et contre lesquelles son œuvre s'érige.

« *Anti-Deux solitudes* », l'œuvre l'est donc par tout ce qui en elle tente d'engager dans un rapport d'interaction les deux ethnies (Bednarski, 1989 : 77).

Je ne voudrais pas terminer cette brève évocation des personnages anglais sans vous parler de deux des plus belles et des plus émouvantes figures de l'anglicité : l'Anglaise du conte *Le pont*, un des *Contes du pays incertain*, et le révérend Soçauzeur du conte *Les deux lys*, dernier texte de l'ouvrage posthume *La conférence inachevée*. J'ai consacré beaucoup de pages à ces deux personnages dans un texte récent intitulé « De l'anglicité chez Ferron : retours et prolongements », paru en 1995 dans *L'Autre Ferron*, ouvrage collectif. Je vous renvoie à ce texte. J'y parle, notamment, de l'émotion que ces personnages m'inspirent, émotion qui est liée à la douleur de traduire que j'ai évoquée au départ.

Voici l'Anglaise qui, comme le narrateur de son conte, traverse le soir le pont Jacques-Cartier :

Je dépassais parfois un équipage. Le cocher était une femme. Dans une charrette elle transportait des rebuts à Montréal et revenait ensuite vers Coteau-Rouge où elle était ma concitoyenne. Je la connaissais. C'était une de ces Anglaises, encore marquées par l'Europe qui pour des raisons bizarres fuient leur race et ne se complaisent qu'au milieu des Canadiens français. Ceux-ci en retour les assimilent. Bien des rousseaux nous viennent de là. On francise comme on peut, par le bas surtout, alors qu'on anglicise par le haut. Il n'y avait rien de plus misérable et de plus fier que cette femme. [...] Le jour, l'Anglaise parcourait les rues du faubourg avant le passage des vidangeurs. Vieux sommiers, débris de lessiveuses et de poêles, toute feraille lui était bonne. [...] Elle ne semblait rien attendre de personne, parfaitement étrangère à tout. C'était peut-être une folle. Elle avait de beaux traits et la peau fort blanche. Vulgaire elle ne m'a jamais paru ; au contraire, par une étrange autorité, elle commandait plutôt le respect. Mais cette autorité lui venait peut-être de son origine et de notre sentiment d'infériorité... (Ferron, 1968a : 49-50).

L'Anglaise, je l'ai choisie en partie à cause de son pont – qui symbolise l'échange (L'Hérault, 1992) – et parce que le pont a été la métaphore par excellence de la traduction dans ce pays. Voici ce que j'en disais en 1995 :

« Passeur » à sa manière, elle avait été, permettant ou représentant des échanges, transportant des objets, leur accordant une nouvelle vie. Mais étrangère, à peine de ce monde, mystérieusement disparue, ne présage-t-elle pas déjà la mort ? Dans sa charrette elle ne transportait que ferraille. Que ferraille, dis-je ? Mais *ferraille*, *Ferron*... le rapprochement s'impose et mérite d'être examiné. Si, comme le suggère Ginette Michaud, la ferraille renvoie à la notion de repiquage, de recyclage, et donc à la création revivifiante, à l'esthétique d'un Ferron ferrailleur de mots, d'images et de textes, elle renvoie également, par association phonétique, à la personne de l'autour lui-même, à qui le narrateur du « Pont » s'assimilait. L'avatar immédiat de l'Anglaise, le Rouillé de *La charrette*, transportera des cadavres, et en particulier celui du narrateur. Et si, dans le conte, ce transport-là était anticipé ? Si, dans la charrette de l'Anglaise, discrètement, par la seule sonorité, le cadavre s'était déjà insinué ? Cette Anglaise, par le cadavre dissimulé sous sa ferraille, par son association au film suédois *La charrette fantôme*, par sa disparition subite, et par la dernière phrase de son conte (« Si je la revois jamais, une nuit, sur le pont désert, je penserai que je viens d'avoir un accident »), annonce déjà le « passage » de la vie à la mort. Elle serait peut-être, en même temps, une première manifestation du diabolique (Bednarski, 1995a : 211).

Quant à Soçauze, il est à la fois le mot de la fin et le dernier Anglais.

Et voici qu'au détour du chemin, comme toujours à la même date, apparaît un boghei tiré par un très vieux cheval et, dans cet équipage, le Révérend Soçauze, le pasteur miraculeux à la barbe rousse, aux petits yeux gris souris derrière ses lunettes à monture d'acier, sous d'épais sourcils presque blancs. On le reconnaît d'abord à son tuyau de poêle à petit rebord, long comme la cheminée du diable, qui ne bronche jamais et tient aussi solidement que s'il l'avait vissé au crâne. C'est à cause de cette coiffure, de son emprise extraordinaire, car on s'attendrait à la voir tomber à la moindre secousse, qu'on l'a proclamé pasteur miraculeux. Quant à son nom, voici : au siècle dernier, quand il distribuait partout sa vilaine graine, il disait en abordant les gens : « Moué, pâ palé lé frança, sorry, so sorry. » Et on l'a appelé le Révérend Soçauze. Maintenant il n'a plus à se donner tant de mal, ni même à descendre de son boghei : il passe, satisfait de son apostolat, hochant de la tête et du chapeau, au milieu des lys rouges (Ferron, 1987 : 220).

Formule de politesse d'abord, nom propre ensuite, Soçazurez vient s'ajouter à tous ces mots « déguisés » qui m'ont tant préoccupée (Bednarski, 1995b : 127-130). Avec sa « barbe rousse », son « très vieux cheval » et son boghei, il est en même temps « le dernier avatar du charretier et de l'Anglais diabolique » (Bednarski, 1995a : 212). Il sème sur son passage le vigoureux lys d'Orange, et devient ainsi l'ultime figure d'une anglicité... « implantée ». À la fois mot et personnage, Soçazurez confirme, de façon inattendue, les liens que j'avais devinés entre les mots déguisés et Frank. Mais cette fois-ci le mot francisé fait à peine sourire. « Soçazurez fait mal, comme me fait mal ici ma propre lecture de l'anglicité » (Bednarski, 1995a : 213).

Anglicité de la fin, mais anglicité originelle, Soçazurez nous ramène également au commencement, aux sources du littéraire. Par la transcription d'abord, qui privilégie le contact primaire entre l'entendu et l'écrit. Par la disjonction du son et du sens ensuite, qui recrée les conditions de l'« estrangement » et l'expérience du langage comme énigme. Car Soçazurez est une énigme, la première, la dernière (comment ne pas y entendre le « saurez » du français, à la fois mise en garde, promesse et défi ?). Par Soçazurez est ranimée la douleur du sens cherché, qui se dérobe, à laquelle vient se substituer celle, plus grande encore, du sens reconnu, retrouvé. L'anglicité s'avère ainsi logée au plus profond – et au plus douloureux – de l'œuvre, aux origines mêmes de la création verbale (Bednarski, 1995a : 213-214).

Soçazurez n'a pas fini de m'intriguer.

Soçazurez m'émeut. Son mot n'est pas qu'anglais. À travers les sons et les lettres de l'anglais francisé s'effectue une communication en français. Formule de politesse, expression de regret, Soçazurez est en même temps le futur d'un verbe français. [...] Et si, après tout, il n'y avait pas que défaite ici ? Si, à même le regret, à même le mot d'autrui, à l'envers de la victoire toute littérale de l'anglicité implantée, un espoir était communiqué – celui d'être lu et compris ? C'est de l'auteur au lecteur, et comme par-dessus la tête de Soçazurez, que l'ultime communication se fait. Soçazurez nous atteint. Sa douloureuse promesse nous est adressée. So sorry – Soçazurez – (vous) saurez (Bednarski, 1995a : 220).

Je ne vous parle pas – ou pas directement – de traduction maintenant. Mais je vous parle, je crois, de quelque chose d'infiniment important pour notre propos : de la tentative de mise en forme d'une problématique de l'échange par un des plus grands écrivains québécois contemporains.

J'aime mieux parler de cette œuvre que de moi-même ou de la traduction. Et si je parle de la traduction, c'est toujours pour conclure que c'est à cause de cette grande œuvre que j'y suis venue. Mais je suis quand-même reconnaissante à la traduction de m'avoir assuré une si longue intimité avec les textes. Je ne me considère pas comme une spécialiste de la traduction. Spécialiste de ma traduction, peut-être ? Même pas, car je sens que je me suis trop peu regardée faire. Spécialiste de Ferron ? À la rigueur, oui. Et c'est peut-être de vous avoir invités à contempler, à l'intérieur de son œuvre, les différentes manifestations de l'échange, les différentes formes d'aspiration à l'échange (ou d'empêchement, de limitation, ou de refus de l'échange), c'est peut-être cela en fin de compte qui constitue mon véritable apport et mon plus précieux témoignage.

## DE LA TRADUCTION AU CANADA : QUELQUES PISTES À SUIVRE

Revenons quand-même à la traduction. J'aurais pu, à vrai dire, orienter autrement mon propos. J'aurais pu vous parler des circonstances particulières qui m'ont amenée à faire de la traduction, alors que ce n'était pas du tout une ambition consciente ni même une aspiration secrète. J'aurais pu vous parler du porte à porte que j'ai dû faire, vers 1970, pour convaincre les éditeurs, pour placer mes premières traductions – devenant alors non seulement traductrice, mais aussi agent et promoteur littéraire (et cela est assez typique). J'aurais pu vous parler du rôle du Conseil des arts, dont les subventions ont stimulé la publication de traductions et sans lequel j'en suis convaincue, aucune de mes traductions de Ferron n'aurait été publiée. J'aurais pu vous parler de l'attitude des éditeurs devant ces fameux « mots déguisés » et du désir de les « gommer » au nom d'une plus grande homogénéité, d'une soi-disante plus grande lisibilité (Bednarski, 1989 : 56 ; 1995b : 125-126). J'aurais pu vous raconter mes chiffres de vente... Mais pour exemplaire qu'il soit, mon cas reste limité.

Afin de dépasser l'individuel et de saisir la traduction dans sa signification globale de fait culturel et de fait social, il faut la replacer dans un contexte d'édition, de vente et de lecture – de

production et de réception – bref, pour employer un terme bien d'ici<sup>8</sup>, la situer dans le contexte de « la vie littéraire » du Canada et du Québec. Voilà le sens des questions qui suivent. Elles me permettront de mieux rendre compte de la complexité de la traduction comme phénomène d'échange et de la richesse des interrogations que d'autres que moi ont déjà entreprises. Ces questions, je me contenterai de les poser, les formulant la plupart du temps de façon assez schématique, nuançant à l'occasion, mais sans approfondir, sans développer. J'en illustrerai l'importance à l'aide d'exemples canadiens et québécois précis, et je signalerai au fur et à mesure des outils de recherche, des témoignages, des ouvrages critiques ou théoriques. Cette liste de questions et la bibliographie qui la suit sont loin d'être exhaustives. Elles n'en renvoient pas moins à une multitude de réflexions et de pistes de recherche possibles.

\* \* \*

Dans notre contexte, le terme « échange » voudrait dire à tout le moins que les livres circulent dans les deux sens, les écrits québécois passant, en traduction, du côté canadien-anglais, et vice-versa. Une première série de questions, relevant surtout de l'histoire de la traduction et de ses circonstances, ou de sa sociologie, pourrait donc se résumer par celle-ci : Qu'est-ce qui a été traduit ? Et cela implique non seulement la question du nombre (c'est-à-dire : A-t-on peu ou beaucoup traduit ?) mais aussi celle des auteurs, des textes, des genres (c'est-à-dire : Quelles ont été les préférences ? Quels choix ont été faits ?). L'historien ou le sociologue de la traduction commente et interprète ce genre de données. Mais c'est la bibliographie qui y donne directement accès. La bibliographie permet de saisir ce qui, dans la production de l'Autre, a été retenu et ce qui a été écarté. Nous disposons au Canada d'une bibliographie précieuse, *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, publiée en 1975 et en 1977 par Philip Stratford<sup>9</sup>. Pour la période non couverte par la

8. C'est-à-dire, de l'Université Laval, où se poursuit le travail de l'équipe de Maurice Lemire.

9. Cette bibliographie a été partiellement mise à jour par John O'Connor lors du colloque « Translation in Canadian Literature » qui s'est tenu à l'Université d'Ottawa en 1982, mais la mise à jour n'a jamais été publiée.

bibliographie de Stratford, l'examen des données est plus difficile, mais il existe un certain nombre d'outils qui permettent d'y suppléer<sup>10</sup>.

La question « Qu'est-ce qui a été traduit ? » implique nécessairement une notion de quantité relative, car on doit demander non seulement quelle proportion de la production littéraire totale (ou de la production théâtrale, romanesque, poétique ou autre) est traduite, mais aussi, dans notre contexte de bilinguisme, où à l'intérieur d'un même pays deux cultures se traduisent : Quel est le rapport (rapport d'équilibre ? de déséquilibre ?) entre le nombre de traductions effectuées des deux côtés ? S'est-on traduit, de part et d'autre, avec une même énergie et à un même rythme ?

La bibliographie de Stratford fournit le point de départ d'une étude statistique comparative. Elle révèle un énorme écart entre les chiffres des deux côtés, les Québécois se montrant apparemment moins enclins à traduire les œuvres de l'autre culture que les Canadiens anglais (en 1977 deux fois plus d'œuvres avaient été traduites vers l'anglais que vers le français) et l'échange s'avérait inégal. Dans sa préface, Stratford lui-même cherchait à expliquer cette disparité, mais aucune explication ne lui paraissait satisfaisante (Stratford, 1977 : xii-xiii). Depuis, les commentateurs s'y sont souvent intéressés (voir Blouin, 1980). On commente également la divergence des préférences génériques, le roman étant de loin le genre le plus traduit du français vers l'anglais, alors que l'essai (*non fiction*, en anglais) et la littérature pour enfants l'emportent sur tous les autres genres du côté français (Stratford, 1975 : iv-vi ; Homel, 1993). Il y a eu plus de traductions de poésie (et surtout plus de poètes traducteurs) du côté canadien-anglais (Stratford, 1977 : xii-xiii ; Giguère, 1983a et b) et on a longtemps insisté sur le peu d'intérêt manifesté au Québec pour la traduction d'œuvres théâtrales du Canada anglais (Stratford, 1977 ; Giguère, 1983a et b ; Brisset, 1990), malgré le grand nombre de traductions de pièces québécoises effectuées au Canada anglais et en dépit d'un véritable engouement pour le théâtre en traduction au Québec (pièces américaines et britanniques surtout). Si l'écart statistique entre traductions anglaises

---

10. Voir notre bibliographie et les conseils de Kathy Mezei (1988 : 24).

et françaises ne semble pas près de disparaître, les chiffres se rapprochent tout de même un peu depuis quelque temps (Homel, 1993) et les préférences de genre se modifient. Ainsi, pour ce qui est du théâtre, alors qu'en 1990 Annie Brisset parlait de « forclusion » du théâtre canadien anglais au Québec (1990 : 49), en 1996, Louise Ladouceur (1997) pouvait constater « l'arrivée en force » du théâtre canadien-anglais sur les scènes du Québec, un nombre record de dix pièces ayant été produites entre 1990 et 1993.

La question du choix des textes à traduire permet de soulever celle, importante, mais infiniment complexe, des « canons » parallèles (canon des œuvres originales, canon des œuvres traduites) et du statut d'un auteur (ou d'un texte) relatif à l'une ou l'autre des sélections opérées. Car la place accordée à un auteur traduit (ou à un texte traduit) par la culture cible (ou culture d'arrivée) est souvent fort différente de celle que lui réserve la culture d'origine (Kouostas, 1997). Qu'on pense au cas de Roch Carrier, un des seuls auteurs québécois à être traduits systématiquement en anglais et dont les œuvres sont généralement plus favorablement accueillies au Canada anglais qu'au Québec<sup>11</sup>. Il arrive également qu'on « adopte » ou « accepte » l'œuvre de l'Autre en traduction au point d'en « oublier » les origines. C'est le sens de la question, « How do you say "Gabrielle Roy" ? » analysée par E. D. Blodgett (1983). Toujours à propos du canon, on regardera à profit les anthologies – anthologies de contes et de nouvelles, par exemple, ou de poésie ou d'essais. Ces anthologies peuvent être composées entièrement ou partiellement de textes traduits. Dans les deux cas, la question du choix opéré se pose<sup>12</sup>. On notera aussi les collections littéraires –

---

11. Voir à ce propos: Betty Bednarski, « Roch Carrier in Translation : Anglophones discovering Quebec », *The Fourth Estate*, 24 nov. 1976, p.10 ; Pierre Hébert, « La réception des romans de Roch Carrier au Québec et au Canada anglais ou le syndrome de Krieghoff », *Le Roman contemporain au Québec*, Montréal, Fides, 1992, p.197-215.

12. On pourrait citer du côté anglais plus d'une vingtaine d'anthologies importantes. Voir entre autres Philip Stratford et Michael Thomas (dir.), *Voices from Québec*, Toronto, Van Nostrand Reinhold, 1977 ; Richard Teleky (dir.), *The Oxford Book of French Canadian Short Stories*, Toronto, Oxford, New York, Oxford University Press, 1983 ; Robert Weaver et William Toye (dir.), *The Oxford Anthology of Canadian Literature*, Toronto, Oxford, New York, Oxford University Press. 1973 ; John Glassco (dir.), *From*

d'une part, les collections d'œuvres de l'Autre en traduction (comme celle du Cercle du livre de France que l'éditeur Pierre Tisseyre inaugura en 1973 sous le titre des « Deux solitudes ») et, d'autre part, les collections d'œuvres canadiennes « classiques » (comme la « New Canadian Library » de McLelland and Stewart, collection « mixte » comprenant, sur plus de 200 titres, 23 qui sont des œuvres traduites du français<sup>13</sup>). L'examen de telles collections est essentiel pour qui veut approfondir la question des choix.

On peut également demander : Qui a choisi les auteurs et les textes ? Quand est-ce que ces choix ont été faits ? Dans le premier cas, il s'agit du type de question à laquelle il est difficile de répondre sans avoir recours aux archives des maisons d'édition ou aux témoignages de traducteurs ou d'éditeurs. (J'ai déjà indiqué que les traducteurs prennent souvent eux-mêmes l'initiative, les éditeurs – et parfois même les auteurs – aussi.) Mais pour répondre à la deuxième question, il suffit d'avoir accès à une bibliographie (à supposer toujours que la date de la traduction correspond, du moins à quelques mois ou à un ou deux ans près, à la date de publication indiquée, ce qu'on ne peut pas nécessairement prendre pour acquis). Une bibliographie d'œuvres traduites comme celle de Stratford signale toujours les dates de publication et permet ainsi d'identifier non seulement ce qui a été choisi, mais – *grosso modo* – la rapidité (ou la lenteur) avec laquelle les titres ont été pris. En comparant les dates de publication de l'original et de la traduction, on se rend compte que certains textes sont traduits presque immédiatement, sans décalage perceptible (il y a même quelques rares cas où la version traduite sort avant l'original), alors que d'autres ne le seront que bien des années après leur parution. Il faudra attendre 18 ans la traduction en français de *Two Solitudes* de MacLennan, paru en 1945 en anglais, et seulement en 1963 en

---

*Ink Lake : Canadian Stories*, Toronto, Lester et Orpen Dennys, 1990 ; Michael Ondaatje, *Poetry of French Canada in Translation* (1970), Toronto, Oxford, Londres, Oxford University Press ; *One Hundred Poems of Modern Quebec*, Fred Cogswell (trad.), Fredericton, Fiddlehead, 1970 ; *A Second Hundred Poems of Modern Quebec*, Fred Cogswell (trad.), Fredericton, Fiddlehead, 1971.

13. Parmi les auteurs francophones de cette liste, seuls Marie-Claire Blais, Roger Lemelin et Gabrielle Roy sont représentés par plus d'un texte.

français. Que Ferron ait trouvé alors périmée la relation qui y est présentée ne devrait donc guère nous surprendre. Ses commentaires les plus acerbes à propos du roman canadien-anglais (et surtout à propos de l'auteur qu'il qualifie d'« incurable imbécile ») datent de 1971-1972 (l'époque de la Crise d'octobre et de son livre *Les confitures de coings*, deuxième version de *La nuit*), mais il peut avoir pris connaissance de la version française dès 1963, c'est-à-dire peu avant l'époque de *La nuit*, publié en 1965. On doit alors se demander quel rôle le roman de MacLennan a pu jouer dans la genèse de *La nuit* et de sa version corrigée. À quel moment Ferron a-t-il lu *Deux solitudes* ? L'a-t-il même lu ? Ou s'est-il plutôt laissé influencer par le titre, ou par la réputation du livre, c'est-à-dire, par la représentation que d'autres en avaient faite<sup>14</sup> ? Qu'il y ait eu connaissance directe ou connaissance indirecte, ou que cette connaissance date d'avant ou d'après *La nuit*, il est permis, je crois, de parler ici d'intertextualité. L'intertextualité est une des formes les plus subtiles de l'échange que peut susciter la traduction. Il s'agirait ici d'un cas fascinant d'intertextualité antagonique ou réactive, ou encore, si le contact a eu lieu (ou s'il s'est renouvelé) dans l'intervalle de *La nuit* et *Les confitures de coings*, d'une sorte d'intertextualité à rebours ou rétroactive (ou dont la conscience est rétroactive).

Le cas de *Deux solitudes* présente un autre intérêt. Cette traduction tardive est publiée en France. Par rapport au récepteur québécois, il y a une distance temporelle d'abord, une distance géographique et culturelle ensuite, et cette double distance est significative. Après s'être demandé quand les œuvres ont été traduites, il faut donc se demander où elles ont été traduites. Pour identifier le lieu de traduction, on consultera de nouveau la bibliographie, quoique, là encore, on ne peut rien prendre pour acquis, lieu de traduction et lieu de publication – comme date de traduction et date de publication – pouvant ne pas coïncider. Mais la question doit être posée. À partir de cette seule donnée bibliographique, il est possible de constater que dans bien des cas

14. En 1967, il évoque la qualité de la traduction française de *Two Solitudes* (elle serait « bien faite »), mais il est impossible de savoir s'il partage lui-même l'opinion émise (Ferron, 1975, vol. 2 : 40-41).

le lecteur canadien, du côté québécois comme du côté canadien-anglais, a eu accès à la littérature de l'Autre par l'intermédiaire d'une maison d'édition située à l'étranger. Il est probable alors que dans bien des cas le traducteur l'était aussi<sup>15</sup>. Publiées et/ou traduites en France, en Grande-Bretagne ou aux États-unis, les œuvres des deux solitudes avaient ainsi à faire un détour considérable avant de rejoindre leurs Autres respectifs. S'il ne représente pas – ou plus – la norme, ce phénomène mérite néanmoins d'être signalé. Il a souvent été commenté. L'explication en est surtout économique (Homel et Simon, 1988 : 94-97). Quant à *Two Solitudes/Deux Solitudes*, la transmission a été ainsi doublement décalée. Et ce décalage de transmission en dit long sur la communication entre solitudes, qui, en l'occurrence, constituait le sujet principal du livre. Il faut dire aussi qu'après le retard et le détour initial, ce livre (comme son titre) a eu longue vie. Il y aurait lieu de réfléchir sur cette pérennité.

Revenons maintenant à la question des dates. On se demandera, de manière générale, pourquoi les traductions ont lieu à telle date plutôt qu'à une autre. On s'intéressera à la question des affinités ou des curiosités, qui font que telle œuvre devienne « lisible » par l'Autre à un moment précis. On cherchera à déterminer le rapport entre traduction et politique culturelle (dans le contexte du biculturalisme officiel, on ne peut ignorer la hausse que connaît la traduction littéraire à la suite de l'instauration, à la fin des années 1960, du programme d'aide à la traduction du Conseil des arts), ou le rapport entre traduction et climat politique (il y a un lien indéniable entre la traduction et l'idéal de l'unité nationale canadienne, et la traduction vers l'anglais semble s'être faite à un rythme plus accéléré durant les périodes de renouveau du séparatisme québécois). Mais les dates peuvent être autrement révélatrices. Considérons, par exemple, le phénomène des rééditions ou des réimpressions, qui, si elles ont lieu, confirment la volonté de maintenir la traduction en vie. Une réimpression est une sorte de légitimation, un signe de vitalité. Très peu de traductions littéraires

---

15. Dans le cas de *Deux solitudes*, signée par la traductrice Louise Gareau-DesBois, il s'agirait, semble-t-il, d'une traduction faite au Québec (Sirois, 1983 : 119), le problème s'étant posé avec les maisons d'édition d'ici.

canadiennes sont réimprimées. Quelles sont-elles? Quelle est l'importance des tirages ou celle des chiffres de vente? Ce sont des données qu'aucune bibliographie ne signalerait, mais que les maisons d'édition accepteraient peut-être de partager. Dans le cas du théâtre, doivent être prises en considération non seulement les réimpressions, mais les reprises. Se pose également, et non seulement pour le théâtre, la question des adaptations (par exemple, filmiques)<sup>16</sup>.

Considérer la date de publication d'une traduction permet également d'aborder le phénomène des traductions successives et de poser la question : Telle ou telle œuvre a-t-elle été retraduite? Il se trouve que dans le contexte canadien très peu d'œuvres l'ont été. *Les anciens Canadiens*, *Maria Chapdelaine*, *Menaud*, *maître draveur*, *Bonheur d'occasion*, *Le cassé*, *L'Euguélonne*, voilà, du côté de la traduction vers l'anglais, les quelques-unes qui me viennent à l'esprit. Depuis quelques années au Canada, le nombre des retraductions a augmenté, mais le phénomène reste rare. Elle signifie autre chose que la réimpression, elle signifie qu'une étape dans la lecture de l'Autre a été franchie. Il s'agirait, d'une part, d'un jugement porté par le récepteur vis-à-vis de l'original (l'intérêt, la pertinence, la valeur de celui-ci seraient réaffirmés) et, d'autre part, d'une insatisfaction par rapport à une version précédente – ou à des versions précédentes – et d'une volonté de faire « mieux ». Il s'agirait surtout, je crois, d'un stade de maturité, où l'urgence de faire vite et beaucoup céderait à des urgences autres que quantitatives. Il faut noter pourtant qu'une retraduction ne vise pas nécessairement à remplacer une autre traduction. Les traductions successives ne visent pas nécessairement la même communauté. Par exemple, la version de la pièce *Les belles soeurs* en dialecte écossais permet à la pièce de Tremblay de voyager. Vu l'énorme succès de cette pièce en Grande-Bretagne (et surtout en Écosse), cette retraduction marque un point tournant dans la vie de l'œuvre, plus encore que la version « canadienne » de Bill Glassco et John Van Burek, qu'elle n'a

---

16. Il arrive, comme pour la pièce de Michel Marc Bouchard, *Les Feluettes*, que l'accès au cinéma (et donc l'accès à un énorme public) se fasse, non pas directement, mais par le biais d'une traduction – ici *Lilies*, version anglaise signée par Linda Gaboriau.

pourtant pas supplantée ici. À travers *The Guid Sisters*<sup>17</sup>, Tremblay a atteint quelque chose comme une réception idéale, mais à l'extérieur du contexte des deux solitudes, grâce à une langue qui favorise la découverte d'affinités culturelles autres que canadiennes (voir Findlay, 1995 ; Woodsworth, 1994). Au phénomène des retraductions au théâtre se rattache aussi celui des adaptations ou des recontextualisations radicales. J'y reviendrai.

À partir de toutes ces questions, deux autres séries d'interrogations se précisent, permettant, d'une part, d'identifier les différents « acteurs » de la traduction littéraire au Canada et, d'autre part, d'approfondir la question de la manière de traduire et celle de la réception des œuvres en traduction.

\* \* \*

Demander quand, où et par qui les choix d'œuvres à traduire se sont faits, c'est, nécessairement, attirer l'attention sur l'identité des acteurs qui, ensemble, assurent le passage de textes entre les cultures. Il y aurait lieu d'examiner à ce propos le rôle d'organismes subventionnaires comme le Conseil des arts et de comparer la politique des différentes maisons d'édition en matière de traduction. (Quelles sont les maisons les plus actives parmi celles-ci ? S'agit-il de petites ou de grandes maisons, et, dans le cas du Canada anglais, de maisons du « centre » ou d'une des « régions » périphériques, comme la Colombie-Britannique ou les Maritimes? La traduction constituerait quelle proportion de leur production totale de textes ?) Il y aurait lieu aussi d'identifier les traducteurs. Traductrice moi-même, c'est sur ce dernier acteur que j'insisterai ici.

On est frappé d'abord par le grand nombre de traducteurs écrivains. Et cela ne devrait pas surprendre, écriture et traduction ayant de tous temps coexisté. Du côté français, voici quelques noms qui viennent à l'esprit : Jean Simard, Pierre Nepveu, Jacques Brault, Jacques Godbout, Michel Beaulieu, Robert Melançon... Du côté canadien-anglais, il y aurait Frank Scott, John Glassco, Doug Jones, Fred Cogswell, Philip Stratford, David Homel, Matt Cohen, et bien

---

17. Cette traduction de la pièce *Les belles sœurs* signée par William Findlay et Martin Bowman est publiée à Toronto (Exile, 1988), à Glasgow (Tron Theatre, 1989) et à Londres (Nick Hern, 1991).

d'autres aussi. Alors, une autre question se pose : Y a-t-il un échange par rapport à l'œuvre, une collaboration ou une coopération qui dépasse les besoins immédiats de la traduction à produire ?

Je pense au dialogue de Frank Scott et d'Anne Hébert, ce *Dialogue sur la traduction* (Hébert et Scott, 1970), échange d'idées sur la poésie, l'écriture et l'interprétation d'un poème précis, *Le tombeau des rois*. De ce dialogue entre poètes sort une troisième version de la traduction *Tomb of the Kings*. Scott et Hébert ont collaboré, oui, mais l'œuvre de l'un ou de l'autre s'en est-elle ressentie ? Pour avoir une meilleure idée de ce que peut être la collaboration créatrice entre écrivain et traducteur il faudrait lire le témoignage (publié dans ce recueil) de Robert Melançon, traducteur de Philip Stratford, par qui il est lui-même traduit (voir aussi Melançon, 1993).

Il faudrait regarder aussi du côté des femmes. C'est entre femmes que se crée, dès les années 1970, mais surtout depuis les années 1980, un réseau de collaboration, une véritable communauté biculturelle ou bilingue, ou plutôt transculturelle, où l'échange se fait en français et en anglais. Les femmes, comme Nicole Brossard, s'étant très tôt distancées par rapport au nationalisme québécois – du moins en ce qui concerne la source et l'inspiration de leurs œuvres – c'est sans difficulté qu'elles forment des alliances créatrices avec les écrivaines canadiennes-anglaises. En sortiront des textes comme *Mauve* et *Character/Jeu de lettres*, collaborations de Daphne Marlatt et de Nicole Brossard<sup>18</sup>, des phénomènes culturels tels la revue *Tessera*, et la rencontre internationale *Women and Words* (Godard, 1988 ; Mezei, 1988). Au centre, au cœur de cette collaboration, il y a la traduction : d'une part, traduction littérale de textes précis<sup>19</sup> ; d'autre part, mouvement naturel, généreux, énergique entre deux langues, deux cultures, et cela, au profit d'une langue et d'une culture plus vastes. (Qu'on pense à *Ma continent* de Nicole Brossard ; qu'on pense à ce poème qui est une sorte de réponse au *Mon pays* des hommes. « Cette » continent multiple, cet espace culturel, intellectuel, affectif, physique, évoqué par Brossard,

18. Vancouver et Montréal, Writing NBJ, 1985 et 1986 respectivement.

19. Et lors de cette traduction se définirent de nouvelles stratégies d'échange (Godard, 1991 ; Von Flotow, 1991).

est peuplé de femmes du monde entier.) L'énergie et le dynamisme de cette communauté de femmes n'ont d'égaux que celle du groupe *Vice-Versa*, qui comprend un réseau multilingue de réflexion et de créativité transculturelles.

Puisque je parle de grandes réussites (il y en a si peu), je me dois de reconnaître ici le phénomène culturel canadien par excellence, le magazine *Ellipse* de Sherbrooke qui, depuis 30 ans, publie des traductions de poèmes dans les deux langues, l'original et la traduction paraissant toujours l'un à côté de l'autre et un numéro rapprochant presque toujours un poète québécois et un poète canadien-anglais. *Ellipse* est plus qu'une revue ou qu'un magazine. C'est un dialogue continu. C'est à la fois l'idéal et la pratique de l'échange. (L'échange se ferait-il plus facilement par la poésie ?)

L'équipe d'*Ellipse* a toujours compté des poètes, mais aussi des professeurs et des étudiants en littérature. Et cela me ramène à la question que je posais. Qui sont-ils, les traducteurs ? Écrivains donc, dans bien des cas, mais aussi professeurs d'université – comme Robert Melançon et moi-même, comme Fred Cogswell, Philip Stratford, Jacques Brault, Christine Klein-Lataud, Agnes Whitfield, Ray Ellenwood, Larry Shouldice, Barbara Godard, Kathy Mezei, Luise Von Flotow... Devenus plus tard professeurs, Larry Shouldice, Kathy Mezei et moi avons fait nos premières traductions dans le cadre de nos études de maîtrise, Shouldice à Sherbrooke, Mezei à Carleton, moi à Dalhousie. (L'université s'avérerait-elle un des lieux privilégiés de la traduction-échange<sup>20</sup> ?)

Professeurs d'université, professeurs de littérature pour la plupart, à l'occasion critiques. Et la toute dernière question qui se pose est celle-ci : quel est le rapport (y a-t-il même un rapport ?) entre traduction et critique ? Les traducteurs font-ils la critique des

20. C'est ce que suggérait Ferron, commentant ainsi en 1969 mon projet de traduction de ses *Contes* : « Quand un écolier devenait quelque peu malfaiteur, tel François Villon, le campus lui servait de refuge [...] Vous pouvez traduire qui vous plaît dans Dalhousie et personne n'a de permission à vous donner. » (Lettre de Jacques Ferron à Betty Bednarski, 7 mai 1969, dans Bednarski, 1989, frontispice.) Ferron pensait l'université comme sanctuaire, comme espace culturel à part. Mais il faudrait aussi réfléchir au rôle des enseignants dans la transmission même des littératures.

textes de l'autre communauté ? Ou même la critique des textes qu'ils traduisent ? Dans ce cas-là, y a-t-il un rapport entre traduction et approche critique ? Ou bien, la traduction reste-t-elle séparée de l'activité de critique ? Voilà une piste fascinante. Nous devons aux traducteurs Doug Jones et Philip Stratford deux grands textes de littérature comparée canadienne, *Butterfly on Rock* et *All the Polarities*<sup>21</sup>. Traduction et littérature comparée, voilà une parenté naturelle, une alliance tout à fait classique. Mais il ne serait pas difficile de trouver d'autres tendances, des affinités tout aussi naturelles entre la traduction et d'autres approches critiques. Dans *Autour de Ferron*, j'affirme les multiples points d'intersection possibles entre les deux pratiques (Bednarski, 1989 : 35-37).

Dans le cas de ces traducteurs devenus critiques d'œuvres qu'ils ont eux-mêmes traduites (et j'en suis), la critique paraît comme une extension toute naturelle de la première activité. Le processus de la traduction oblige à une lente et patiente fréquentation de l'œuvre, une longue intimité, qui vous donne parfois envie de parler de l'œuvre. La traduction – la plus attentive, la plus consciente, la plus scrupuleuse lecture qui soit – peut résulter en une sorte de surplus de savoir, d'intuition ou de compréhension, qui déborde les confins de la traduction du texte comme texte.

La traduction a d'autres fins et d'autres réalisations qu'elle-même. La rédaction d'un texte – celui que l'on offre à l'éditeur et au public – n'est qu'une des manifestations possibles du processus de lecture que la traduction oblige à entamer. Il se fait au cours de cette lecture des découvertes qui ne sont pas forcément transmises, « traduites », dans le texte que l'on produit et qui peuvent donner lieu à un texte d'interprétation ou de type critique (Bednarski, 1989 : 3).

L'activité de traducteur peut donc déboucher tout naturellement sur une activité interprétative ou critique. L'inverse aussi est vraie (Stratford, 1993). Doublement privilégié, jouant à la fois de son extériorité de lecteur autre et de son intimité avec le texte, le traducteur dans ces cas-là présente pour nous un intérêt supplémentaire. Agent culturel déjà, au niveau de la production et de la

---

21. Doug Jones, *Butterfly on Rock : A Study of Themes and Images in Canadian Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 1970 ; Philip Stratford, *All the Polarities : Comparative Studies in Contemporary Canadian Novels in French and English*, Toronto, EWC, 1986.

diffusion des textes, il est agent aussi au niveau de leur réception critique, agent d'échange donc à l'intérieur même du discours critique<sup>22</sup>.

\* \* \*

Toutes les interrogations posées jusqu'ici renvoient d'une manière ou d'une autre à la notion de réception. La traduction est elle-même une forme de réception. Réception de la littérature de l'Autre déjà par la sélection qu'elle opère, elle l'est aussi par la manière de traduire. Elle-même réception, elle a en plus la capacité de donner lieu à des réceptions multiples.

La question des retraductions – soulevée plus haut – nous amène à poser maintenant une interrogation complexe, mais qui pourrait se résumer par la seule question, Comment a-t-on traduit ? Question que je préfère aborder par le biais de celle-ci : Comment a-t-on commenté les traductions ; qu'en a-t-on dit ? Par cette deuxième catégorie de questions, on se rapproche des traductions elles-mêmes et surtout des textes critiques qu'elles ont suscités –

---

22. La question du traducteur critique s'ouvre sur une autre interrogation plus large, celle du rapport entre critique québécoise et critique canadienne anglaise, que je me contenterai de résumer ici. Peut-on identifier, pour la littérature québécoise, un corpus critique spécifiquement canadien-anglais ? Quelles en seraient les préoccupations ? Dans quelle mesure cette critique serait-elle tributaire de la critique québécoise et dans quelle mesure celle-ci s'en trouverait-elle enrichie ou modifiée ? Vu la perméabilité des discours critiques (surtout des discours universitaires) et le va-et-vient entre langues dans ce pays, les lignes de partage entre critique québécoise et critique canadienne-anglaise sont difficiles à tracer. Mais ces questions méritent au moins d'être sérieusement posées. Encore une fois la traduction serait au centre de la discussion, car on demanderait nécessairement dans quelle langue le critique choisit-il de rédiger ses textes, travaille-t-il à partir d'un original québécois ou d'une version traduite, et lui-même se fait-il traduire par la suite dans l'autre langue (ou se traduit-il). J'ai moi-même abordé la question de l'interlocuteur visé par une certaine critique dans un article intitulé « The Language of Criticism », publié dans *Books in Canada* (mars 1991), p. 37-38. Il s'agit d'un compte rendu de deux textes d'universitaires canadiens-anglais : Anthony Purdy, *A Certain Difficulty of Being : Essays on the Quebec Novel*, Montréal, McGill/Queens, 1990, et Patricia Smart, *Writing in the Father's House : The Emergence of the Feminin in the Quebec Literary Tradition*, Toronto, University of Toronto Press, 1991. Ben-Zion Shek, quant à lui, fait état des difficultés auxquelles s'affronte le critique obligé de travailler à partir d'un corpus traduit, nécessairement lacunaire (Shek, 1991 : 108-113).

c'est-à-dire de leur réception explicite. Nous disposons, grâce à Kathy Mezei, d'un précieux inventaire des lectures critiques, la *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada* (1988). Autant une bibliographie comme celle de Statford s'avérait nécessaire pour l'exploration des premières pistes, autant celle de Mezei est indispensable à qui veut avoir accès au discours critique. En 1988, cette bibliographie révélait l'existence d'un corpus déjà important. Depuis, ce corpus ne cesse de s'enrichir d'année en année. On ne devrait pourtant pas le prendre pour acquis. Pendant longtemps on ne commentait guère les traductions en tant que traductions (Mezei, 1988 : 20). Autrefois rares, les textes qui commentaient la manière de traduire sont de plus en plus fréquents, signes de l'intérêt croissant que suscite cette activité et de sa plus grande visibilité.

Que relève-t-on, alors, dans ces textes critiques ? On souligne l'appauvrissement qu'entraîne, dans le cas de certains textes, la disparition des niveaux de langue et des régionalismes (Schogt, 1986). Du côté anglais, la traduction du joual a fait couler beaucoup d'encre. On commente les stratégies qu'emploient les traducteurs anglais vis-à-vis cette langue hybride, regrettant la plupart du temps la perte de la langue fort marquée de l'original, comme dans le cas des traductions du roman *Le cassé* de Jacques Renaud ou d'*Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais (Ellenwood, 1984). On commente aussi la perte de l'anglicisme dans des textes comme ceux de Ferron. Kathy Mezei, par exemple, regrette la disparition de certains des « mots déguisés » et considère cette évacuation d'un contenu culturel important comme une colonisation du texte (Mezei, 1995). On insiste aussi sur le défi que représente la traduction de textes féministes (Godard, 1984).

Du côté français, on commente, par exemple, le phénomène des traductions théâtrales en langue « québécoise » et les recontextualisations d'œuvres étrangères, comme le *MacBeth* de Shakespeare dans la pièce du même nom de Michel Garneau. Même s'il ne s'agit pas nécessairement d'œuvres canadiennes-anglaises, le phénomène me paraît pertinent, car symptomatique d'une prise de position par rapport à une altérité. La recontextualisation en question est une forme d'« enquébecquoisement » de l'Autre, une stratégie de

conversion de la différence en « familier », et qui sert en l'occurrence un projet identitaire. L'analyse qu'en offre Annie Brisset, dans *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec* (1990), me semble utile pour notre propos, quelle que soit l'origine de l'œuvre recontextualisée. Louise Ladouceur (1997) relève quelques exemples du même phénomène dans le contexte de traductions de pièces canadiennes-anglaises effectuées depuis 1990.

À propos des stratégies commentées, on peut demander dans quelle mesure ont-elles été consciemment élaborées ou articulées par les traducteurs. Certains traducteurs sentent eux-mêmes le besoin d'en parler et vont jusqu'à formuler une philosophie de la traduction (Brault, 1975). Beaucoup, comme Ray Ellenwood, Patricia Claxton, Barbara Godard, écrivent des préfaces où il est question de problèmes de traduction<sup>23</sup>, d'autres tiennent un journal (Godard, 1995). D'autres encore, comme Susanne de Lotbinière-Harwood ou moi-même, ont écrit des livres (de Lotbinière-Harwood, 1991 ; Bednarski, 1989). Il faut signaler, du côté anglais, la parution d'un livre récent sur la traduction de la littérature québécoise. Le livre s'intitule *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec* (Simon 1995). Il regroupe les témoignages de treize traducteurs canadiens-anglais, réunis et présentés par Sherry Simon, et qui partent tous de cette interrogation – cruciale pour notre propos : « *[H]ow does the dialogue between communities (political, linguistic, cultural, literary) influence the dynamics of translations ? How does the translator's sensibility leave its mark in the translated text ?* » (Simon, 1995 : 9). Y figure mon essai sur la traduction des mots anglais « déguisés ».

Les questions « Comment a-t-on traduit ? » et « Qu'est-ce qu'on en a dit ? » renvoient donc à ce qu'il est convenu d'appeler le discours sur la traduction. Que dit-on, donc, dans les commentaires, non seulement des problèmes et des stratégies précises, mais du sens de ceux-ci ? Que dit-on du phénomène même de la traduction et de

---

23. On a souvent souligné l'importance de la préface du traducteur. Pour une analyse du contenu des préfaces, voir, entre autres ouvrages, Simon (1989 : 34-50) et Perkes (1996). Je n'inclus pas de préfaces dans ma bibliographie. Voir l'excellente bibliographie de Perkes.

sa signification plus large, littéraire, culturelle, politique ou, encore, psychologique ?

Chez les Canadiens anglais, on a eu tendance à insister sur le rôle positif de la traduction, soulignant la générosité de l'acte de traduire, qui constitue comme un moyen de connaissance et un geste de rapprochement. En effet, la traduction vers l'anglais a été surtout caractérisée par ce que Sherry Simon appelle sa « visée ethnographique », visée que résume bien cette phrase de Charles G. D. Roberts, cité par Simon dans un livre important auquel je reviendrai : « *We of English speech turn naturally to French-Canadian literature for knowledge of the French-Canadian people* » (Simon, 1994 : 53). Pour d'autres, la traduction serait une réponse à l'appel urgent lancé par la culture de l'Autre. Selon le poète-traducteur Douglas Jones, la traduction vers l'anglais confirmerait l'existence de la culture québécoise aux yeux de son altérité la plus significative et rendrait ainsi service à cette culture en devenir (Jones, 1977).

Pourquoi traduire la poésie québécoise ? En un sens, c'est parce que la chose nous est demandée. C'est là une réponse immédiate à ce cri qui voulait être entendu, reconnu, ce cri qui cherche à exister dans le regard d'autrui (Jones, 1977 : 79).

Mais la traduction servirait en même temps le projet identitaire de la culture cible.

Si nous traduisons la poésie québécoise pour accroître l'existence québécoise, nous le faisons tout autant pour accroître la nôtre aussi. Toute relation authentique se fonde sur la réciprocité, consolide notre existence, nous apporte un sentiment d'identité personnelle accru et plus structuré [...] (Jones, 1977 : 81).

Au Québec, le rapport à la traduction a été plus problématique. On a souvent fait état d'une certaine perception négative de la traduction chez les Québécois. Dans le contexte du bilinguisme canadien, contexte d'asymétrie linguistique, « on hésite du côté québécois à s'approprier par la traduction une réalité de l'autre (elle s'est déjà tant imposée), tout comme on hésite à se laisser assimiler. Traduire et être traduit comporteraient un même danger » (Bednarski, 1989 : 48). Pour qui voudrait étudier le discours québécois sur la traduction, le livre de Sherry Simon, *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, offre un bon point de départ.

Simon y résume les principaux éléments de ce discours (1989 : 31-75), qu'elle rattache au contexte sociopolitique. Parmi les écrits sur la traduction au Québec, *Poèmes des quatre côtés* de Jacques Brault est un texte clé (Blodgett, 1983 ; Bednarski, 1989 ; Mailhot, 1989 ; Simon, 1994). Chez Brault, l'idée de l'urgence de traduire est formulée à partir d'une réticence. La « nontraduction » de Brault est une traduction qui sait tenir compte d'une fondamentale inégalité (« les clefs de la traduction, dit-il, appartiennent aux puissants » (Brault, 1975 : 16), mais qui vise à la longue à dépasser cette inégalité. Le discours de Brault, comme celui de Jones, est fortement ancré dans l'identitaire. Comme Jones, Brault insiste malgré tout sur l'idéal de la réciprocité : « Car ne sont traduits que ceux qui traduisent » (Brault, 1977 : 28).

Poursuivant, lui aussi, le thème de l'asymétrie, le critique et traducteur canadien-anglais Ben-Zion Shek a été un des premiers à parler du rapport entre traduction et « diglossie » au Québec. Son analyse (Shek, 1977), reprise par E. D. Blodgett (1983), annonçait l'importance que revêtiraient les notions de pouvoir et d'inégalité aux yeux des théoriciens de la traduction au cours de notre décennie, et, inversement, l'importance qu'allait prendre la traduction dans le contexte des études du postcolonialisme (Simon, 1997 ; Cronin, 1996).

La traduction a été beaucoup regardée. J'ai moi-même souvent pensé qu'il serait intéressant d'étudier le reflet de la traduction dans les œuvres littéraires, c'est-à-dire sa représentation fictive (Bednarski, 1989 : 38), sa place dans l'imaginaire d'un écrivain ou d'une communauté, la métaphore de la traduction aussi. Car la traduction est souvent une métaphore – métaphore du passage entre cultures, métaphore de l'écriture. Observer la traduction, pour un écrivain comme Nicole Brossard, par exemple, c'est observer le processus d'écriture (toujours précédée d'une lecture) et le processus de construction de sens. Pour bien des écrivains, cette écriture consciente – la plus consciente de toutes – est une écriture qui fascine.

Or, étudier cela, c'est un peu ce qu'a fait Sherry Simon, dans son livre *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise* (1994). C'est un peu cela et beaucoup plus.

Simon adopte une définition très large de la traduction. Il s'agirait, dans le contexte de ce livre, d'« effets de traduction », de représentations fictives, d'opérations linguistiques reflétant la coprésence des langues dans la société québécoise, coprésence qui serait un des ressorts de la créativité et un thème majeur ou sous-jacent de bien des livres. Simon y étudie des textes de Brault, de Brossard, de Ducharme, de Lepage, de Poulin, et de bien d'autres. Sa définition de la littérature québécoise englobe les écrits montréalais du poète canadien-anglais A. M. Klein, ainsi que ceux d'écrivains immigrants comme Micone ou Robin, et son analyse se fonde moins sur la vision d'une dualité – celle de nos deux solitudes – que sur la perception d'un Québec multiculturel et plurilingue. Dépassant ainsi le cadre de la présente réflexion, son livre a néanmoins le grand mérite de reporter notre attention sur les interactions qui ont lieu – ou qui sont représentées – à l'intérieur des textes mêmes.

Simon parle aussi, brièvement, de Ferron (1994 : 46), que Pierre L'Hérault définit comme celui grâce à qui la littérature québécoise moderne deviendrait « le lieu d'un inévitable mixage, d'une nécessaire co-existence active du passé et du présent, du familier et de l'étranger, de formes, de discours, de langages divers » (L'Hérault, cité par Simon, 1992). Et c'est encore, pour terminer, cet auteur que j'aimerais moi-même évoquer, reprenant l'analyse de son œuvre là où je l'avais laissée, bouclant ainsi la boucle et raccordant les deux parties de mon exposé.

## LA TRADUCTION DANS L'ŒUVRE

Je n'ai pas, jusqu'ici, évoqué le discours ferronien sur la traduction. Il faut dire que c'est un discours qui est rarement explicite. La problématique de l'interpénétration des langues et de l'interaction des cultures se trouve, nous l'avons vu, au cœur de cette œuvre et fait que la traduction y paraît la plupart du temps comme une préoccupation plutôt implicite. En 1989, après avoir démontré l'importance des figures de l'anglicité et après avoir réfléchi sur la signification de la traduction comme manifestation du rapport à l'Autre, j'affirmais ceci :

L'œuvre [de Ferron] ayant figuré tant de jeux d'altérité, il semble normal qu'elle se soumette elle-même à cette réception par l'altérité. On s'étonnerait presque de ne pas trouver à l'intérieur de l'œuvre au niveau des personnages, en compagnie de l'Anglais narrateur et de l'Anglaise lectrice, un Anglais traducteur aussi, tant les appropriations par la conscience anglaise paraissent nécessaires et désirées. Je n'oublie pas que ces appropriations, comme les personnages eux-mêmes, peuvent être problématiques et donner lieu à des récupérations ou des mainmises. Mais je note avec intérêt que de toutes les exotopies anglaises la seule qui ne soit pas mise en cause est celle d'une lecture [la lecture d'Ann dans *Les roses sauvages*] et que cette lecture est « éloignée » [au sens bakhtinien de « faite de loin »] (Bednarski, 1989 : 117).

Mais le traducteur fictif n'était pas vraiment absent de l'œuvre. Il se tenait tout simplement en retrait. En 1995, je précisais :

Si [dans les romans de Ferron où il paraît] Frank Archibald Campbell ne traverse pas le pont [Jacques Cartier], comment oublier que le référent, l'anglais réel, ce Frank Scott que Ferron avait tenu à identifier, pratiquait, lui, la traduction ? (Bednarski, 1995a : 208).

Scott était en effet le traducteur de poètes québécois comme Saint-Denys Garneau et Anne Hébert. Le Frank fictif devenait à mes yeux une sorte de passeur en puissance, investi de la fonction de son modèle vivant. Mais il y a plus. Dans *La nuit*, Frank annonce, à propos d'une version française d'un poème de Samuel Butler, « C'est moi [...] qui ai traduit ce poème » (Ferron, 1965 : 78). Dans la fiction, Frank, comme son référent, a donc bel et bien traduit. Il est intéressant de noter que cette allusion explicite à la traduction est éliminée dans *Les confitures de coings*. Par contre, Ferron ajoute à la version corrigée un morceau de dialogue entre le narrateur québécois et Frank, qui mérite d'être cité en entier :

Frank me demanda si je connaissais ce poème.

– Non, pas du tout.

Cela lui déplut.

– Nous n'existons donc pas pour vous.

Nous fîmes quelques pas en silence. Sans doute eut-il le temps de penser que la réciproque était vraie...

(Ferron, 1972 : 183).

Ce passage évoque la connaissance mutuelle – et plus, l'existence aux yeux de l'Autre – que la transmission des textes entre cultures assurerait.

Si l'opération de traduction n'est guère évoquée au premier plan des textes de fiction ferroniens, y restant plutôt en retrait, la correspondance de l'auteur, ainsi que quelques historiettes et textes épars, auxquels il faudrait ajouter les nombreux inédits (voir Michaud, 1993), révèlent par contre toute l'importance que pouvait revêtir pour lui cette activité. La traduction est importante d'abord par la transformation méliorative qu'il croit voir s'opérer (« Ray Ellenwood a publié sa traduction de *La Charrette, The Cart*. C'est un ouvrage soigné, mieux que l'original »<sup>24</sup>) et par l'extension infinie qu'elle offre à son œuvre. Elle est importante aussi parce qu'elle présente en condensé la problématique de toute écriture (« toute écriture est traduction » écrira-t-il à Julien Bigras (Ferron, 1988 : 43) et surtout de l'écriture pratiquée en situation d'hybridité culturelle (en « zone frontalière », aurait-il dit).

Pour Ginette Michaud, Ferron ferait « figure exemplaire de passeur et de traducteur » (Michaud, 1993, : 82). En 1969 Ferron lui-même m'écrivait :

L'exercice [celui de la traduction] d'ailleurs est excellent : la langue qu'on écrit n'est jamais celle qu'on parle. Cette autre langue se fabrique. Autrefois, c'était à partir du latin. Baudelaire, Mallarmé, Gide sont passés par l'anglais. Il s'est même trouvé d'excellents écrivains, tel Conrad, qui ont fait carrière dans une langue étrangère. Pour ma part, si l'on excepte mon latin de collègue (qui m'a quand même marqué : j'abuse du participe présent et de l'inversion), toute mon attention s'est portée sur la traduction du français, quelque peu altéré par la promiscuité anglaise et l'analphabétisme de deux siècles, en français (lettre de Jacques Ferron à Betty Bednarski, 7 mai 1969, *Autour de Ferron*, frontispice).

Dans « Lire à l'anglaise », Ginette Michaud part de cette lettre pour résumer l'intérêt que recèle pour l'écrivain, qu'elle n'hésite pas à qualifier de « théoricien » de la traduction (Michaud, 1995 : 166, note 66), l'acte de traduire. Michaud voit dans ce processus de traduction un modèle de négociation ou d'ajustement identitaire, de passages non seulement entre langues (le français et l'anglais, le latin et le français, la langue parlée et la langue écrite, la langue naturelle, reçue en héritage, et la langue littéraire, construite à même – et en même temps, contre – celle-ci), mais aussi entre toutes sortes de

24. Lettre inédite de Jacques Ferron à Pierre Cantin (22 mars 1982) (cité dans Michaud, 1995 : 168).

contraires (Michaud, 1995 : 159). Pour Ferron, « traduire » c'est la nécessaire et douloureuse conquête de la langue, de l'écriture, du pays... et de soi, dans un contexte de contradictions multiples qui, de son propre aveu, l'« affligent » (Michaud, 1995 : 197).

C'est ainsi à travers les analyses de critiques comme Sherry Simon et Ginette Michaud, et en vous ramenant à l'œuvre de Ferron, que je vous invite à découvrir cette dernière piste, la plus fascinante de toutes, à mon avis, celle du reflet de la traduction dans l'imaginaire des écrivains et dans les textes. Il fallait bien considérer, dans cette exploration de l'échange, la traduction *des* textes – c'est-à-dire, d'une part, tout ce qui relève de leur transmission et, d'autre part, toutes les interactions qui ont lieu, lors du processus de traduction, à même l'écriture du nouveau texte et, au delà, lors de la réception de celui-ci. Mais il fallait reconnaître aussi cet autre phénomène, mis de l'avant par Simon, celui de la traduction *dans* les textes (Simon, 1994 : 18). Car dans une société où le rapport à la langue doit s'accommoder de la présence d'une langue autre et de sa quotidienne et familière étrangeté, où depuis les débuts de la production de textes la traduction se mêle à la vie littéraire en français (Lemire, 1991), les écrivains, qu'ils soient ou non littéralement traducteurs, expriment – tantôt avec euphorie, tantôt sur le mode dysphorique – leur hyperconscience de l'opération translative.

## Bibliographie

### 1 JACQUES FERRON ET L'ÉCHANGE

#### 1.1 Ouvrages de Jacques Ferron<sup>1</sup>

- 1965 *La nuit*, Montréal, Parti pris.
- 1968a *Contes*, éd. intégrale, comprend *Contes du pays incertain*, *Contes anglais et autres*, *Contes inédits*, Montréal, HMH.
- 1968b *La charrette*, Montréal, HMH.
- 1969a *Le ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour.
- 1969b *Les grands soleils*, 2<sup>e</sup> version dans *Théâtre I*, Montréal, Déom, p. 9-126.
- 1971 *Les roses sauvages*, Montréal, Éditions du Jour.
- 1972 *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti pris.
- 1973 *Du fond de mon arrière cuisine*, Montréal, Éditions du Jour.
- 1975 *Escarmouches : la longue passe*, 2 vol., Montréal, Leméac.
- 1985 *Les lettres aux journaux*, Montréal, VLB.
- 1987 *La conférence inachevée*, Montréal, VLB.
- 1988 *Le désarroi : correspondance* (Julien Bigras et Jacques Ferron), Montréal, VLB.
- 1990 *Une amitié bien particulière : lettres de Jacques Ferron à John Grube suivi d'Octobre en question de Georges Langlois*, Montréal, VLB.
- 1995 « Lettres de Jacques Ferron à Ray Ellenwood, avec une présentation de Ray Ellenwood », dans Ginette

Michaud (dir.), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, p. 353-397.

#### 1.2 Ouvrages portant sur l'œuvre de Jacques Ferron et/ou sur la traduction de celle-ci

- Bednarski, Betty (1986), « Jacques Ferron », dans Jeffrey M. Heath (dir.), *Profiles in Canadian Literature*, Toronto, Dundurn, Press, p. 121-128.
- Bednarski, Betty (1989), *Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité*, Toronto, GREF.
- Bednarski, Betty (1990), « Préface », dans Jacques Ferron, *Les roses sauvages*, Montréal, VLB, p. 9-19.
- Bednarski, Betty (1995a), « De l'anglicité chez Ferron : retours et prolongements », dans Ginette Michaud (dir.) *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, p. 199-220.
- Bednarski, Betty (1995b), « From Ouèredéare to Soçauze : Translating the English of Jacques Ferron », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, p. 110-132.
- Ellenwood, Ray (1976), « How not to Quince Words », *Books in Canada*, 5, 5 (mai), p. 8-11.
- Ellenwood, Ray (1992), « Les Chians de la traduction ou comment j'ai esquivé une meute de difficultés diaboliques en allant du *Ciel de Québec* vers *The Penniless Redeemer* », *Littératures*, 9-10, p. 151-158.

1. Comprend seulement les ouvrages de Jacques Ferron cités dans cet article.

Ellenwood, Ray (1995), « Translating 'québécoisisme' in Jacques Ferron's *Le Ciel de Québec* », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, p. 101-109.

Harel, Simon (1989), « La ville des faux-fuyants », *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, chap. III, p. 109-157.

L'Hérault, Pierre (1992), « Ferron l'incertain : du même aux mixtes », dans Simon Harel (dir.), *L'étranger dans tous ses états : enjeux culturels et littéraires*, Montréal, XYZ, p. 39-51.

Marcel, Jean (1970), *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour.

Michaud, Ginette (1993), « De Varsovie à Grand-Ligne : l'œuvre *in extremis* », *Littératures*, 9-10, « Présence de Jacques Ferron », p. 81-112.

Michaud, Ginette (1995), « Lire à l'anglaise », dans Ginette Michaud (dir.), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, p. 138-197.

Monette, Guy (1983), « Les poètes de la Confédération dans *Les confitures de coings* de Jacques Ferron », *Voix et images*, 8, 3 (printemps), p. 421-426.

Smith, Donald (1983), « Jacques Ferron et les écrivains », *Voix et images*, 8, 3 (printemps), p. 437-453.

## 2 TRADUCTION ET ÉCHANGE AU CANADA

### 2.1 Bibliographies

Gaboriau, Linda, et Maureen Labonté (1990), *Québec Plays in Translation : a Catalogue of Québec Playwrights and*

*Plays in English Translation*, Montréal, Centre des auteurs dramatiques. (Gaboriau, Linda (1994), *1994 Supplement*).

Hayne, David M., et Antoine Sirois (1976), « Preliminary Bibliography of Comparative Canadian Literature (English Canadian and French Canadian) », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, 3, 2 (printemps), Division 12, Literary translation, p. 124-136. (Suppléments 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986).

Mezei, Kathy (1988), *Bibliography of Criticism on English and French Literary Translations in Canada/Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa/Fédération canadienne des études humaines.

Stratford, Philip (1975, 1977), *Bibliography of Canadian Books in Translation : French to English and English to French/Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, Ottawa, HRCC/CCRH.

### 2.2 Études et essais portant sur la traduction<sup>2</sup>

Berman, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard.

Blodgett, E. D. (1983), « How do you say "Gabrielle Roy" ? », *Translation in Canadian Literature : Symposium*

2. À l'exception du livre d'Antoine Berman (1984) et celui de Michael Cronin (1996), tous les ouvrages se réfèrent exclusivement ou en partie au contexte canadien et/ou québécois.

- 1982, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 13-24.
- Blodgett, E. D. (1991), « Towards a Model of Literary Translation in Canada », *Traduction, terminologie, rédaction. Traduire la théorie*, 4, 2, p. 189-206.
- Blouin, Jean (1980), « Cette culture que nous ignorons », dans *L'Actualité*, 5, 3, p. 32-39.
- Bosley, Vivien (1988), « Diluting the Mixture : Translating Michel Tremblay's *Les belles soeurs* », *Traduction, terminologie, rédaction. Traduction et cultures*, 1, 1, p. 139-145.
- Braut, Jacques (1975), *Poèmes des quatre côtés*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît.
- Braut, Jacques (1977), « Remarques sur la traduction de la poésie », *Ellipse*, 21, p. 10-35.
- Brisset, Annie (1990), *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Montréal, Éditions du Préambule.
- Cronin, Michael (1991), « Les jeux sont défaits : traduction et ludicité chez Réjean Ducharme et Gérard Bessette », dans *Quebec Studies*, 13.
- Cronin, Michael (1996), *Translating Ireland : Translation, Languages, Cultures*, Cork, Cork University Press.
- De Lotbinière-Harwood, Suzanne (1991), *Re-Belle et Infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin/The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*, Montréal, Éditions du remue-ménage/Toronto, Women's Press.
- De Lotbinière-Harwood, Suzanne (1995), « Geo-graphies of Why », dans Sherry Simon (dir.) *Culture in Transit : Translating the Literature of Québec*, Montréal, Vehicule Press, p. 55-68.
- Delisle, Jean (1987), *La traduction au Canada/Translation in Canada 1534-1984*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Dvorak, Marta (1996), « L'altérité et les modes de non-traduction : un regard sur Robert LePage », dans *Études canadiennes/Canadian Studies*, 41, p. 57-70.
- Ellenwood, Ray (1983), « Some Actualities of Canadian Literary Translation », *Translation in Canadian Literature : Symposium, 1982*, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 61-71.
- Ellenwood, Ray (1984), « Some Notes on the Politics of Translation », *Atkinson Review of Canadian Studies*, 2, 4, p. 25-28.
- Findlay, William (1995), « Translating Tremblay into Scots », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, p. 149-162.
- Giguère, Richard (1983a), « Translations : English to French », dans William Toye (dir.), *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press, p. 794-795.
- Giguère, Richard (1983b), « Traduction littéraire et "image" de la littérature au Canada et au Québec », *Translation in Canadian Literature : Symposium, 1982*, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 47-60.
- Godard, Barbara (1984), « Language and Sexual Difference : the Case of Translation », *Atkinson Review of Canadian Studies*, 2, 1, p. 13-20.
- Godard, Barbara (1988), « Theorizing Feminist Discourse/Translation », dans David Homel et Sherry Simon (dir.), *Mapping Literature : the Art and Politics of Translation*, Montréal, Vehicule Press, p. 49-51.

- Godard, Barbara (1991), « Translating (with) the Speculum », *Traduction, terminologie, rédaction. Traduire la théorie*, 4, 2, p. 85-121.
- Godard, Barbara (1995), « A Translator's Journal », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, p. 69-82.
- Hébert, Anne, et Frank Scott (1970), *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Montréal, HMH (coll. Sur parole).
- Homel, David, et Sherry Simon (dir.) (1988), *Mapping Literature : the Art and Politics of Translation*, Montréal, Vehicule Press.
- Homel, David (1993), « Dans les deux sens (la traduction littéraire au Canada) », *Liberté* 205, « Traduire », p. 132-138.
- Jones, Douglas G. (1977), « Grounds for Translation/Raisons d'être de la traduction », traduit par Joseph Bonenfant, *Ellipse*, 21, p. 58-91.
- Kouostas, Jane (1997), « Quebec Literature in Translation : Loaded Canons », *Quebec Studies*, 23, p. 43-53.
- La Bossière, Camille (dir.) (1983), *Translation in Canadian Literature, Symposium 1982*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Ladouceur, Louise (1997), « Du spéculaire au spectaculaire : le théâtre anglo-canadien traduit au Québec au début des années '90 », dans Betty Bednarski et Irène Oore (dir.), *Nouveaux regards sur le théâtre québécois*, Halifax et Montréal, Dalhousie French Studies et XYZ, p. 185-194.
- Lemire, Maurice (dir.) (1991), « La voix française des sujets britanniques », *La vie littéraire au Québec*, tome I : 1764-1805, Sainte-Foy, PUL, p. 4-5 et p. 108-113.
- Mailhot, Laurent (1987), « Traduction et "non-traduction" : l'épreuve du voisin étranger dans la littérature québécoise », *L'altérité dans la littérature québécoise*, Bologna, CLUEB, p. 13-59 ; repris dans *Ouvrir le livre*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 272-298.
- Melançon, Robert (1993), « Poésie à quatre mains », *Circuit*, 39, p. 26-27.
- Mezei, Kathy (1988), « Tessera, Feminist Literary Theory in English Canadian and Québec Literature, and the Practice of Translation as Betrayal, Exchange, Interpretation, Invention, Transformation, and Creation », dans David Homel et Sherry Simon (dir.), *Mapping Literature : the Art and Politics of Translation*, Montréal, Vehicule Press, p. 47-49.
- Mezei, Kathy (1995), « Speaking White : Literary Translation as a Vehicle of Assimilation in Quebec », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, p. 133-148.
- O'Connor, John (1983), « Translations: French to English », *The Oxford Companion to Canadian Literature*, William Toye (dir.), Toronto, Oxford University Press, p. 795-798.
- Perkes, Carolyn (1996), « Le pays incertain en traduction anglaise, 1960-1990 : seuils et écueils de l'identitaire littéraire au Canada », *Études canadiennes/Canadian Studies*, 41, p. 41-56.
- Schogt, Henri (1986), « Pas lonely pantoute », dans Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux, *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 340-350.
- Shek, Ben-Zion (1977), « Quelques réflexions sur la traduction dans le contexte socio-culturel canado-québécois », *Ellipse*, 21, p. 111-117.

- Shek, Ben-Zion (1988), « Diglossia and Ideology : Socio-cultural Aspects of "Translation" in Quebec », dans *Traduction, terminologie, rédaction. Études sur le texte et ses transformations*, 1, 1, p. 85-91.
- Shek, Ben-Zion (1991), « The Problems of Translation », dans *French Canadian and Québécois Novels*, Toronto, Oxford University Press, p. 136-139.
- Simon, Sherry (1989), *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, Québec, Office de la langue française.
- Simon, Sherry (1992), « The Language of Cultural Difference : Figures of Alterity in Canadian Translation », dans Lawrence Venuti (dir.), *Rethinking Translation*, Londres et New York, Routledge, p. 159-175.
- Simon, Sherry (1994), *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal.
- Simon, Sherry (dir.) (1995), *Culture in Transit : Translating the Literature of Québec*, Montréal, Vehicule Press.
- Simon, Sherry (1997), « Translation, Postcolonialism and Cultural Studies », *Meta*, 42, 2, p. 462-477.
- Sirois, Antoine (1983), « Réception critique, au Québec, des romans en traduction de MacLennan et rapports avec la production de l'autre solitude », dans Elspeth Cameron (dir.), *Hugh MacLennan 1982 : Proceedings of the MacLennan Conference at University College*, Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, p. 114-122 ; suivi d'un commentaire de Ben-Zion Shek, p. 123-131.
- Stratford, Philip (1969), « French Canadian Literature in Translation », *Meta*, 13, 4 (décembre), p. 180-187.
- Stratford, Philip (1977), « Preface », *Bibliography Canadian Books in Translation : French to English and English to French/Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, Ottawa, HRCC/CCRH, p. i-vii.
- Stratford, Philip (1979), « Reconciling the Two Solitudes », *Quill and Quire*, 45, 13 (novembre), p. 12 et 14.
- Stratford, Philip (1983), « A Bridge Between Two Solitudes », *Languages and Society*, 11, p. 8-12.
- Stratford, Philip (1993), « L'écrivain clandestin », traduit par François Bilodeau, *Liberté* 205, « Traduire », p. 120-131.
- Von Flotow, Luise (1991), « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories », *Traduction, terminologie, rédaction. Traduire la théorie*, 4, 2, p. 69-84.
- Von Flotow, Luise (1995), « Translating Women of the Eighties : Eroticism, Anger, Ethnicity », dans Sherry Simon (dir.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Québec*, p. 31-46.
- Woodsworth, Judith (1994), « Aladdin in the Enchanted Vaults : the Translation of Poetry », *Textual Studies in Canada. The Aux Canadas Issue : Reading, Writing and Translation*, 5, p. 105-115.
- Woodsworth, Judith (1996), « Language, Translation and the Promotion of National Identity : Two Test Cases », *Target*, 8, 2, p. 211-238.